

Thomas, de Georges Raynal, le garçon de ferme, et de Suzanne Vernier, Thomas lui avait dit, avant de parler de l'importante acquisition du domaine de Salerne : " Le temps s'est radouci ; nous allons avoir le dégel ces jours-ci. "

A ces paroles Manette avait répondu : " Tant mieux, les femmes pourront aller ramasser dans la forêt le bois que la dernière tempête a fait tomber des arbres, car les provisions sont à peu près épuisées. "

Thomas ne s'était pas trompé, le lundi soir la pluie commença à tomber et elle continua pendant toute la journée du mardi et celle du mercredi. Le jeudi, le temps s'éclaircit et le vent tourna du côté de la Belgique. Toute la neige qui couvrait les montagnes et les vallées avait disparu. Dans la nuit, il y eut une gelée qui devint plus forte la nuit suivante. Enfin, le dimanche, la terre durcie résonnait sous le pied. Le ciel était sans nuage et le soleil superbe.

Dès le matin, le comte de Raucourt et ses amis étaient partis avec la meute pour se livrer à une chasse à outrance.

Les femmes de Marangue et des Huttes, la messe dite, se disposaient à aller ramasser du bois dans la forêt.

Gervaise dit à sa fille aînée :

— Suzanne, est-ce que tu ne viens pas avec nous ?

— Non vraiment, ma mère, répondit-elle ; je ne me soucie nullement d'aller faire un fagot pour le rapporter ensuite sur mon dos.

La mère n'insista point. Elle partit avec Georgette.

A l'heure où Gervaise arriva dans la forêt, elle était pleine de bruit et de rumeurs lointaines.

En prêtant l'oreille, on entendait distinctement le bruit des sabots des chevaux lancés à toute vitesse. Aux sonneries et aux fanfares des cors, que répétaient tous les échos, se mêlait la voix des chiens acharnés à la poursuite d'un sanglier, vieux solitaire, que les traqueurs étaient parvenus à faire sortir de sa bauge. De temps à autre, deux ou plusieurs détonations se faisaient entendre presque simultanément. Autant qu'on en pouvait juger à distance, le succès des chasseurs ne paraissait pas douteux.

En effet, la bête, blessée déjà en plusieurs endroits, ne devait pas tarder à être forcée.

— Il me semble que la chasse se dirige de notre côté, dit Gervaise à Georgette.

— Mais oui, maman, répondit l'enfant, les aboiements des chiens se rapprochent de plus en plus.

— En ce cas, je vais vite lier nos fagots et nous partirons.

Un instant après, Gervaise et Georgette, leur charge sur le dos, gravissaient lentement la rampe d'un chemin creux.

— La jeune fille marchait en avant.

Soudain, elle poussa un cri de terreur et, voulant se jeter en arrière, elle roula sur le sol avec son fardeau. Le cri de l'enfant fut aussitôt répété par Gervaise.

A cinquante pas au-dessus d'elle, un sanglier de la plus haute taille venait d'apparaître dans le chemin creux.

Suivi de près par les chasseurs et la meute toute entière, le vieux solitaire de la forêt faisait un dernier et suprême effort pour leur échapper.

Les soies hérissées sur l'épine du dos, les flancs rouges de son sang, tête basse, la gueule ouverte, écumante, l'animal avançait par bonds prodigieux entouré d'un nuage de vapeur qui s'échappaient de son corps baigné de sueur.

Oubliant sa propre sûreté, Gervaise vit seulement le danger que courait Georgette.

— Ma fille, ma fille ! exclama-t-elle.

Et elle s'élança entre l'enfant qui cherchait à se relever et la bête furieuse.

Le sanglier arriva sur Gervaise et se précipita sur elle avec une rage désespérée. D'un coup de boutoir il la lança à dix pas, étendue au milieu du chemin. Puis, revenant à la charge avec une nouvelle fureur, ses formidables défenses creusèrent des sillons sanglants sur le corps de la malheureuse femme.

A cet instant, plus de trente chiens se précipitèrent tous ensemble dans le chemin creux. Renversant une seconde fois Georgette et passant sur le corps ensanglanté, inanimé de Gervaise, ils se ruèrent

rent haletants et la gueule béante sur leur puissant et féroce ennemi.

L'animal répondit à cette terrible attaque par des coups mortels. Trois ou quatre chiens tombèrent autour de lui, les flancs ouverts, les entrailles déchirées, en poussant des rugissements de douleur.

Mais l'horrible drame touchait à sa fin ; l'animal fut coiffé en même temps par deux chiens. La meute était victorieuse.

Les chasseurs arrivèrent à leur tour. Un coup de fusil, tiré à bout portant dans son oreille, foudroya le sanglier.

Mais il n'y eut pas une exclamation joyeuse.

Frappés de stupeur, consternés, les chasseurs regardaient, les yeux mornes, le corps déchiré, rouge de sang qui gisait devant eux. La pitié et la douleur remplaçaient l'allégresse qui suit ordinairement une victoire de chasse.

Cependant, Georgette s'étant relevée, vint tomber à genoux près de sa mère, et faisant entendre des cris déchirants.

Un médecin, qui se trouvait au nombre des chasseurs, s'agenouilla également près de Gervaise, lui mit la main sur la poitrine et examina ses horribles blessures.

Les autres chasseurs attendaient avec anxiété l'arrêt qui allait être prononcé.

— Eh bien ! cher docteur ? demanda le comte de Raucourt.

— La pauvre femme vit encore, mais elle est affreusement blessée.

— Ce qui signifie ?

Le médecin se releva et prononça tout bas.

— Demain elle sera morte.

— Pauvre femme ! murmurèrent plusieurs voix.

— Messieurs, dit le comte en se tournant vers ses amis, nous ne pouvons pas abandonner cette malheureuse et cette enfant.

— Assurément.

— Nos hommes vont construire un brancard et quatre des plus robustes d'entre eux la transporteront chez elle. Nous avons dans nos voitures des coussins et des couvertures.

— Il faut savoir où elle demeure.

— L'enfant va nous le dire.

Et, s'adressant à Georgette, qui pleurait et sanglotait toujours, le comte lui demanda :

— Mignonne, est-ce ta mère qui vient d'être blessée par le sanglier ?

— Oui, monsieur, c'est maman.

— Où demeurez-vous ?

— A Marangue.

— Comment se nomme-t-elle, ta maman ?

— Elle s'appelle Gervaise, Gervaise Vernier.

En entendant ce nom, un jeune homme qui se trouvait à côté du comte tressaillit et pâlit subitement.

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-il, c'est la mère de Suzanne !

Ce jeune homme était le baron de Manoise.

Il se pencha vers Georgette, lui mit un baiser sur le front et lui adressa de douces paroles pour essayer de la consoler.

Le brancard fut rapidement fabriqué ; on fit une espèce de lit avec un coussin et plusieurs couvertures sur lequel on plaça Gervaise, toujours sans connaissance.

Alors le comte désigna six hommes pour transporter la blessée à Marangue.

— Je ne la quitte pas, dit le médecin ; s'il le faut, je passerai la nuit auprès d'elle.

Le comte le remercia en lui serrant la main.

— Mon ami, dit M. de Manoise au comte, je te demande aussi la permission d'accompagner le docteur.

— Quand j'ai le bonheur de recevoir mes amis à Raucourt, je me fais un devoir de les laisser entièrement libres, répondit courtoisement le comte.

Quatre hommes prirent le brancard et on se mit en marche. Le médecin se tenait à côté de la blessée. Georgette et le baron, la tenant par la main, suivaient à quelque distance.

On avait fait à peu près la moitié du trajet lorsque Gervaise reprit connaissance. Sa première pensée fut pour Georgette.

— Où est ma fille ? demanda-t-elle d'une voix faible au médecin penché vers elle.

— Elle est là, madame, soyez sans inquiétude sur son sort.

— Ainsi, le sanglier ne l'a point blessée ?

— Il ne l'a pas même touchée. Hélas ! c'est déjà trop que vous vous soyez trouvée sur son passage.

— Monsieur, je voudrais bien voir Georgette et l'embrasser.

Le docteur fit arrêter les porteurs et appela Georgette, qui accourut en pleurant.

Gervaise l'entoura de ses bras et lui dit en l'embrassant :

— Tu n'as rien, le sanglier ne t'as pas fait de mal, je suis contente.

Sur un signe du docteur les porteurs reprirent le brancard et le cortège se remit en marche.

Quand on fut en vue des premières maisons de Marangue, le baron de Manoise se détacha du groupe, et, hâtant le pas, arriva au village le premier. Il connaissait probablement la maison de Gervaise, car il s'y rendit sans avoir besoin de se la faire indiquer.

Suzanne était seule. Elle lisait le poème de *Jocelyn*. On aurait pu s'étonner de trouver ce livre admirable à Marangue, où M. Ducray-Duménil était autrement connu et apprécié que le grand poète Lamartine.

A la vue du baron de Manoise, la jeune fille se leva vivement en fermant le livre, qu'elle jeta sur l'entablement de la fenêtre. Elle salua le jeune homme d'un mouvement de tête gracieux, pendant qu'une vive rougeur montait à son front. Elle vit bien que le baron était agité, très pâle ; mais elle ne pouvait deviner la véritable cause de son émotion.

— Suzanne, lui dit-il, vous ne pensiez pas me voir aujourd'hui, et vous ignoriez que je fusse depuis huit jours à Raucourt.

— Je le savais, répondit-elle.

— Alors vous avez pu vous dire que je mettais peu d'empressement à vous revoir.

— Je n'ai pas eu cette pensée.

— C'est pour vous, Suzanne, pour vous seule que je suis revenu dans ce pays. Je vous l'avais promis, d'ailleurs.

Un sourire effleura les lèvres de Suzanne.

— Depuis que je vous ai rencontrée la première fois, reprit-il, vous occupez sans cesse ma pensée, et il me semble que je ne respire plus que par vous et pour vous... Mais ce n'est pas aujourd'hui que je veux, que je dois vous parler de l'amour profond qu'un seul de vos regards a fait naître en mon cœur. J'attendrai. Hélas ! je suis en ce moment un messenger de mauvaise nouvelle ; je suis accouru ici pour vous annoncer un épouvantable malheur qui vient de vous frapper, et en même temps pour soutenir votre courage et faire, si c'est au pouvoir d'un homme qui donnerait sa vie pour vous, que le coup vous frappe moins cruellement.

— Que signifient ces paroles ? Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

— Suzanne, soyez forte... Il s'agit de votre mère.

— Ma mère ?

— Nous chassions dans la forêt, et les chiens poursuivaient un sanglier déjà blessé. La fatalité a placé madame Vernier et votre jeune sœur sur le passage de l'animal désespéré, au milieu d'un chemin.

— Alors ? fit Suzanne haletante, et pâle comme une morte.

— Le sanglier furieux s'est précipité sur madame Vernier...

— Ah ! ma mère est morte ! exclama Suzanne.

— Non. Mais elle est affreusement blessée.

— Et Georgette ?

— Votre sœur n'a pas même reçu une égratignure. Suzanne, chancelante, s'appuya contre un mur.

Le jeune homme lui prit la main.

— Un médecin, ami de M. Raucourt, est près de votre mère, qui va arriver portée sur un brancard, dit-il ; peut-être pourra-t-il la sauver.

A ce moment, des clameurs retentirent au centre du village et devinrent de plus en plus nombreuses en se rapprochant.

Suzanne s'élança hors de la maison. Le baron la suivit. Gervaise n'était plus qu'à quelques pas de sa maison, escortée par plus de cent personnes qui remplissaient l'air de cris et de lamentations.

*La suite au prochain numéro*

La chaîne du mariage commence par l'anneau des fiançailles.